

1BA33

Conférence de la "Patrie Française"

22 - janvier 1901

(Chants patriotiques de l'ancien France)

Patrie Française

8^e Arrondissement.

MARDI 22 JANVIER 1901, 8 H. 1/2 SOIR.

Salle de la Société des Agriculteurs de France

8, RUE D'ATHÈNES

Soirée

Sous la Présidence de M. DE MARCÈRE Sénateur.

CHANTS PATRIOTIQUES de l'ANCIENNE FRANCE

EXÉCUTÉS PAR LES CHANTEURS DE ST-GERVAIS

Sous la Direction de M. VINCENT d'INDY.

*Précédés d'une Causerie de M. PIERRE AUBRY
sur la naissance de l'idée de Patrie dans notre pays
et sa propagation par les chansons populaires.*

APRÈS L'ALLOUCTION DE M. DE MARCÈRE

JULES LEMAITRE

Président de la Patrie française

PRENDRA LA PAROLE.

Les Dames sont instamment priées de se rendre à cette invitation.

Cette carte est personnelle et sera réclamée à l'entrée.

LA " PATRIE FRANÇAISE "

Les comités de la P. F. du huitième arrondissement ont donné, le 22 janvier, à la salle de la rue d'Athènes, une soirée d'un genre tout nouveau. L'idée qu'ils ont eue d'évoquer, en quelque sorte, l'âme de nos aïeux de toutes les époques par l'exécution de leurs chants patriotiques et populaires a été réalisée d'une façon qui a satisfait les plus exigeants.

M. de Marcère, infatigable, présidait, et M. Pierre Aubry, dans une conférence savamment ordonnée, a d'abord montré l'idée de Patrie en France remontant aux origines mêmes de la nation, et se perpétuant d'âge en âge dans les chants du peuple. Pour que la preuve se présente d'elle-même, le conférencier s'arrête, laissant Mlle Marthe Legrand interpréter avec infiniment de goût une cantilène de Conon de Béthune. Après elle, les chanteurs de Saint-Gervais exécutent magistralement une série de chœurs, entre autres, la *Bataille de Marignan*, de Jannequin, et le *Chant des victoires*, dû à M.-J. Chénier et à Méhul, qui est une véritable *Marseillaise*.

La conférence est suivie d'éloquentes allocutions de MM. de Marcère et Jules Le-maitre, dans lesquelles, comme on le pense bien, le ministère n'est pas ménagé.

Cette belle soirée laissera dans la mémoire des assistants une trace profonde. Ils y ont goûté un plaisir délicat. Tous seront reconnaissants aux organisateurs et à M. Vincent d'Indy, qui avait voulu diriger lui-même les chœurs.

Patrie Française

8^e Arrondissement.

MARDI 22 JANVIER 1901, 8 H. 1/2 SOIR.

Salle de la Société des Agriculteurs de France

8, RUE D'ATHÈNES

Soirée

Sous la Présidence de M. DE MARCÈRE Sénateur.

CHANTS PATRIOTIQUES de l'ANCIENNE FRANCE

EXÉCUTÉS PAR LES CHANTEURS DE ST-GERVAIS

Sous la Direction de M. VINCENT d'INDY.

*Précédés d'une Causerie de M. PIERRE AUBRY
sur la naissance de l'idée de Patrie dans notre pays
et sa propagation par les chansons populaires.*

APRÈS L'ALLOCATION DE M. DE MARCÈRE

JULES LEMAITRE

Président de la Patrie française

PRENDRA LA PAROLE.

Les Dames sont instamment priées de se rendre à cette invitation.
Cette carte est personnelle et sera réclamée à l'entrée.

ALLOCUTION

prononcée, à la suite d'un concert,
dans la salle des Agriculteurs

Mesdames, Messieurs,

Je pense que vous sentez ce que cette jolie fête a de significatif et d'original. Il y a quelques années, quand on s'assemblait pour entendre de la musique, c'était sans arrière-pensée; et, la musique entendue, chacun s'en allait coucher, comme dans la chanson de Marlborough. Aujourd'hui, on donne des concerts « tendancieux », des concerts nationalistes, des concerts « Patrie française ». Vous avez voulu que le noble discours du vénéré M. de Marcère succédât aux « vieilles chansons du pays de France », et vous m'avez fait l'honneur de me convier moi-même à prendre la parole après M. de Marcère. Ainsi, vous ne craignez pas de mêler la politique à vos divertissements. N'est-ce pas un fait curieux et assez nouveau ?

Un grand compositeur, M. Vincent d'Indy, a bien voulu diriger les excellents chanteurs de Saint-Gervais. Ce soir, du moins, il n'a pas eu à souffrir dans sa délicatesse de musicien, et même il a pu se plaire à l'expressive simplicité des mélodies écloses dans l'âme de nos aïeux. Mais ce compositeur si savant, d'un génie profond et raffiné, je l'ai vu le printemps dernier, à une soirée patriotique dans un quartier populaire, tenir le piano du commencement à la fin, comme le plus modeste des gagistes, et, de ces mêmes doigts qui ont écrit l'orchestration de *Fervaal*, accompagner d'humbles chansons de café-concert; et j'ai trouvé cette abnégation — disons plutôt cette bonhomie — charmante et touchante. N'est-ce pas là encore un signe des temps ? Oui, tout le monde, aujourd'hui, sort de sa « tour d'ivoire »; et vous savez si celle de Vincent d'Indy est belle, haute et fière.

C'est que jamais, peut-être, la patrie n'a été aussi menacée. — Dans ces vieilles chansons que vous venez d'entendre, « it ce que le trouvère Théroutide appaît déjà, au XI^e siècle, l'amour de « la douce France ». Et l'on aurait pu vous lire d'autres vieilles chansons où vous auriez reconnu les meilleures qualités de notre race; qualités qui ont pu, quelquefois, être obscurcies par la passion, au cours de notre histoire si troublée et si tragique, mais qui n'en demeurent pas moins les caractères fonciers et permanents de l'âme française. C'est l'amour de la justice, la tolérance, la générosité des sentiments, la douceur et gentillesse des mœurs, — et la haine de l'hypocrisie. Eh bien, messieurs, nous avons en ce moment affaire à une bande qui paraît ignorer nos vieilles chansons; à une bande qui fait comme si elle haïssait la patrie, puisqu'elle hait l'armée qui en est la sauvegarde; à une bande qui ne respire que l'injustice et la persécution et qui, par-dessus tout, manque de sincérité à un degré surprenant.

Vous rappellerai-je quelques-uns de leurs récents mensonges ?

Personne, assurément, hormis la Franc-Maçonnerie, ne songeait au « péril clérical ». La plupart des Français sont à la fois assez indifférents en matière religieuse, assez respectueux des rites tant de fois centenaires de l'Eglise, et assez persuadés de l'efficacité de sa morale pour l'éducation des enfants. Ni le clergé ni les congrégations ne menaçaient la République. Le Pape, d'ailleurs, est républicain en France. Rien de plus facile que d'avoir, dans ce bon pays, la paix religieuse, si les Loges ne veillaient.

C'est donc sans l'ombre d'une raison avouable que la bande a sorti de nouveau le vieux spectre du cléricalisme et qu'elle s'est ruée sur les congrégations. Les plus échauffés d'entre eux déclarent que ce sera ensuite le tour du clergé et qu'ils ont juré d'exterminer l'une des trois Eglises reconnues par l'Etat. Pourquoi ? Je ne saurais le dire, tant je suis impropre à comprendre le fanatisme. Est-ce pour les richesses qu'ils supposent à leurs ennemis ? Mais on m'assure qu'il y a des catégories d'individus infiniment plus riches que les congrégations religieuses.

Et cette loi de proscription et de spoliation, — que personne ne demandait, je le répète, en dehors d'une poignée de francs-maçons, — s'appelle ou devait s'appeler la loi sur la liberté d'association ! Ironie d'autant plus lourde que M. Waldeck-Rousseau, l'auteur de cette loi, invoque, pour la faire passer, après trente ans de République, les exemples de la royauté et de l'Empire. La thèse de l'habile robin, on l'a remarqué avec justesse, est purement monarchique. — J'ajoute que la Franc-Maçonnerie, qui commande l'assaut, est elle-même une espèce de société religieuse secrète, — mais qui, en effet, n'a aucun besoin de la liberté, puisqu'elle a le privilège, puisqu'elle se confond avec le gouvernement et puisque, illicite aux yeux du Code, elle a le pouvoir avec tous ses avantages et toutes ses ressources...

Est-il possible, si l'on rassemble tous ces traits, de concevoir plus basse et plus cynique comédie ?

Je tire un autre exemple de la loi sur les successions. Cette loi introduit dans une des formes de l'impôt le principe de progression. Ce principe, on peut l'admettre ou le combattre; mais au moins devrait-il s'appliquer à toutes les fortunes, même aux grosses, surtout aux grosses. Le ministère collectiviste et ses nègres, subitement respectueux des sacs démesurés, ne l'ont pas voulu. Cela eût frappé trop cruellement certains alliés et patrons du gouvernement de déchéance nationale.

La progression s'est donc arrêtée aux héritages d'un million, c'est-à-dire, en somme, aux fortunes des bons terriens ou des chefs de moyenne industrie, à celles qu'on peut dire, en général, les

plus laborieusement et les plus honnêtement acquises, les plus fécondes et les plus utiles à la France. Les milliardaires, eux, ont été assimilés aux petits rentiers, presque aux pauvres, puisque à partir du second million l'impôt cesse d'être progressif et redevient « bénin, bénin... »

Un scrutin bien instructif a été celui du 16 novembre à la Chambre. On y a vu tous les socialistes et radicaux ministériels à genoux devant le capital juif et donnant de leur humble attitude les plus piteuses raisons. Et le 18 janvier, au Sénat, les caïmans les plus féroces, les grands pontifes des loges ont recommencé le prosternement, sous l'œil vigilant de M. Waldeck-Rousseau, inquiet pour son opulente clientèle... Et les feuilles dreyfusistes et collectivistes n'en ont soufflé mot... Ah! les odieux, les méprisables hypocrites!...

Nous sommes en proie, messieurs, à je ne sais quelle association des Vieux de la Montagne, qui pille, opprime, déshonore et peut-être livre la France. Sans ces gens-là, nous serions à peu près tranquilles. Le premier point, c'est donc de faire évacuer la caverne. Ensuite le pays fera lui-même ses affaires, de son mieux.

Nous avons quelque espoir. La journée de dimanche a été bonne. A Rennes comme à Montmédy, il y avait en présence deux candidats antiministériels. Dans l'une et l'autre ville, les électeurs ont préféré le candidat qui s'affirmait « nationaliste », c'est-à-dire particulièrement irréductible dans la résistance au ministère innomable. Et à Nîmes, où il y a ballottage et où nous n'avions pas de candidat, le ministériel est arrivé bon dernier...

Mesdames, ce sont là de singuliers propos, dans cette salle en fête, après tant d'agréable musique. Et pourtant, je suis sûr que vous ne me les reprocherez pas. Dès le début, les femmes ont témoigné leur sympathie à la ligue de la Patrie française. Rien d'étonnant à cela. Elles comprennent la terre de France, son histoire, ses intérêts vitaux, son rôle dans le monde, avec leur cœur autant qu'avec leur esprit. Elles sont généreuses, fines, entêtées quand il le faut. Elles tiennent en haleine les bonnes volontés de leurs pères, de leurs maris, de leurs fils; et elles façonnent déjà ou portent en elles la France de demain... Si l'entreprise de notre ligue pouvait être, en partie, l'œuvre des femmes, ce serait un des signes où nous reconnaitrions, avec le plus de joie et de confiance que cette œuvre est vraiment et profondément nationale.

JULES LEMAÎTRE.

PATRIE FRANÇAISE

8^e Arrondissement



SOIRÉE DU 22 JANVIER 1901

Sous la Présidence de M. DE MARCÈRE Sénateur.

Programme

I *Marche de Sambre-et-Meuse*

Exécutée par la Fanfare du VIII^e Arrondissement

Sous la Direction de M. VINCENT

II *Conférence de M. Pierre AUBRY*

*sur la naissance de l'idée de Patrie dans notre pays
et sa propagation par les chansons populaires.*

CHANTS PATRIOTIQUES de l'ANCIENNE FRANCE

Sous la Direction de M. VINCENT D'INDY.

1^o Ahi, amours! la dure départie. *Conon de Béthune*
M^{lle} MARTHE LEGRAND

2^o a. Réveillez-vous, Picards . . . XV^e siècle.
b. Ils sont bien pelés, ceux qui font la guerre.
LES CHANTEURS DE ST-GERVAIS

3^o Gentils gallans de France . . . XV^e siècle.
M^{lle} MARTHE LEGRAND.

4^o La bataille de Marignan . . . *Jannequin*
LES CHANTEURS DE ST-GERVAIS

5^o La Chanson de Jean Renaud. *Chanson populaire*
M. FALCHIERI

6^o Hymne de Henri IV *Auteur inconnu*

7^o Pierre Bagnolet. *Chanson de marche*

8^o Le Chant des Victoires (1794) *Méhul*
LES CHANTEURS DE ST-GERVAIS.

III *La Marseillaise*

Exécutée par la Fanfare du VIII^e Arrondissement

IV *Allocution de M. de MARCÈRE, Sénateur.*

V. *Discours de M. JULES LEMAITRE* Président de la Patrie Française

VI *Le Chant du Départ . . . Méhul.*

Exécutée par la Fanfare du VIII^e Arrondissement

Les adhésions nouvelles seront reçues à la sortie par un
Secrétaire délégué du Comité du VIII^e Arrond.

Mis, amours ! La tunc repartie solo M ^{lle} <u>Mathé Legrand</u>	Cours de Bellune
à Crèvecoeur vous Picards / les sons bien belles ceux qui font le genre. à qui l'avaient Les Chanteurs de S ^t -Gervais.	XV ^e siècle
Gentils gallans de France solo M ^{lle} <u>Mathé Legrand</u>	XV ^e siècle
La bataille de Marignan Les Chanteurs de S ^t -Gervais.	Jannequin
La chanson de Jean Renaud solo M ^r J. Falchier.	Chanson populaire
Lyrics de Henry IV Les Chanteurs de S ^t -Gervais.	Auteurs inconnus
Chanson de marche Les Chanteurs de S ^t -Gervais	XIII ^e s.
Chant de la révolution française Les Chanteurs de S ^t -Gervais.	Méhul

M^{lle} Legrand
3^e Rue de Paris. Chamart.

envoyer carte pour son père.

1

Mesdames,
messieurs,

La Patrie française vous a courus à venir, ce soir, écouter quelques uns des chants que l'âme héroïque de la France a conçus et répétés depuis plus de huit siècles.

On vous a demandé de venir, sans distinctions, vous tous qui avez un même idéal patriotique, nous dire si les sentiments qui sont les nôtres ne sont pas conformes à la tradition française, si vieille que nous la prenions, dans ses manifestations les plus spontanées : la chanson populaire.

La vieille France fut héroïque et se poëisa à venir de patriotisme ; c'était son droit, comme c'est le nôtre, ce soir, de nourrir notre patriotisme d'un peu de poësie et d'art.

Il paraît donc que la musique et la poësie ont leur place marquée dans une réunion de la Patrie française comme tout ce qui peut élever les cœurs vers l'idéal commun et affermir les âmes dans le bon combat : le parole appartiendra donc surtout

à nos admirables chanteurs qui nous commenteront dans la langue des sons et des rythmes ces mêmes sentiments de l'amour du sol natal et du devoir patriotique, qui sont à la base de nos croyances.

Aussi bien aurais-je pu me ~~être~~ contenter de vous donner sur les chants que vous allez entendre quelques brèves explications. Mais, si nous remontons au XI^e et au XII^e siècle, pour chercher l'origine des chants patriotiques sur la terre de France, encore nous faut-il au préalable repousser l'opinion de ces historiens qui font naître l'idée de patrie ~~aux~~ ~~français~~ à l'heure de la Révolution et démontrer par des faits positifs l'ancienneté de l'idée de patrie en France. Comment donc en effet aurions-nous eu des chants patriotiques, s'il n'y avait pas eu de patrie française au moyen âge?

Lequel nous faut bien retenir, c'est que du jour où séparée de l'Italie et de l'Allemagne par le fameux traité de Verdun, en 843, ~~la~~ France a pris conscience de sa personnalité politique: du jour surtout, où la monarchie capétienne fut assez forte pour dominer la féodalité séparatiste, alors l'idée de patrie est née en France pour faire les destinées glorieuses du pays.

Combien de fois, sous la plume des écrivains de l'ancien régime, ne rencontrons nous pas cette expression de patrie.

C'est Voltaire, je crois, qui dans ses pensées sur le Gouvernement, écrivait en 1752, "qu'un républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un sujet à sa sermine par la raison qu'on aime mieux son dieu que celui de son maître".

Leu au plus tôt, Vauban, avec un esprit très moderne écrivait dans le Discours royal : "J'aurais mauvaise grâce de chercher de la gloire et des avantages pour des choses qui ne sont pas de ma profession, mais je suis français très affectionné à ma patrie". Aussi Saint Simon ^{écrivait} que Vauban "était patriote".

Corneille, Pascal, Bossuet, Fénelon, La Bruyère emploient le mot de patrie. Le dictionnaire de l'Académie dans sa première édition de 1694 en précise l'emploi. Mais nous objectera-t-on que ces maîtres de la langue se sont servis du mot comme d'un héritage latin, commode et clair, sans y attacher le sens que lui donnons aujourd'hui ? Non pas ! le mot vivait, et l'idée aussi. On connaît la fière devise de Robert : Pro rege saepe, pro patria semper, pour mon roi souvent, pour ma patrie toujours ! C'est le ministre d'un roi tout puissant qui

4

parlait de la sorte. Le roi lui-même ne se considérait-il pas comme une incarnation de la patrie. Comment Louis XIV aurait-il, à la fin de sa vie, lutté avec une énergie désespérée, comment ses maréchaux, comment des ~~troupes~~ ^{soldats} lassés par la défaite, auraient-ils jusqu'au bout et jusqu'à la victoire combattu pour l'intégrité de nos frontières, si l'image de la patrie française n'avait marché devant eux comme elle marchait devant les armées de la Révolution.

Alors on a tourné quelques feuillets de l'histoire, on ~~est~~ ^{est} ~~venu~~ ^{trouve} la réponse à Bourbon de Bayard mourant: "Il n'y a pas de pitié à avoir de moi qui meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous qui servez contre votre prince, votre patrie et vos serments", on a remonte d'un siècle encore et l'on a dit: Jeanne d'Arc la première nous a révélé qu'il y avait une patrie française, parce peut-être pour la première fois en France, ce mot ~~si~~ ~~la~~ ~~fois~~ si austère, si grave et si doux, fut prononcé par Jeanne d'Arc: dans son interrogatoire du 12 mars 1431, on lit qu'elle dit au roi à Chinon "de la mettre à l'œuvre et que la patrie serait bientôt soulagée".

Que Jeanne d'Arc ait provoqué un réveil du sentiment national, on ne saurait le nier, mais cette idée de la communauté d'intérêts qui lie tous ceux qui habitent

la terre de France existait avant elle et s'était manifesté
 déjà dans les lettres de Philippe le Bel contre le pape
 par la voie des Etats généraux, s'était manifesté au
 temps de saint Louis, quand, une première fois, il fallut
 repeler les Anglais hors du territoire, s'était manifesté aux
 croisades dans les rivalités des chefs des troupes de
 nationalités différentes, s'était manifesté tous les jours
 dans les actes du pouvoir royal, chartes ou diplômes,
 dont les formules protocolaires nous prouvent que la
 royauté française prétendait régner sur l'universalité
 des Français. ~~###~~, ~~###~~, ~~###~~

C'était aussi le sentiment populaire. Le mot de patrie
 est donc relativement moderne, s'il date seulement du
 quinzième siècle; mais la bonne France des trouvères
 et de nos plus vieux poètes existait ~~un~~ longtemps avant
 que le mot de patrie existât dans la langue.

Un excellent article de M. Henry Houssaye l'a déjà
 remarqué :

„Lisez la Chanson de Roland (II^{me}). Dans ce beau
 poème qui, par les sentiments si français qu'il exprime,
 mérite si bien le titre d'épopée nationale, on ne trouve
 point le mot patrie; mais la France, devenue, par

// Scho de Paris, juin 1898.

une sorte d'anthropomorphisme, personne morale, personne vivante, y est indiscutablement synonyme de la patrie. Au moment où Roland se voit cerner par l'innombrable armée des Sarrasins, il dit : „ à Dieu ne plaise que la douce France tombe jamais dans le deshonneur ” et quelques vers plus loin : „ La France ne perdra pas aujourd'hui son honneur ”. . . . Il est bien clair qu'il ne s'agit pas ici de la France contrée, avec ses labours, ses forêts, ses maisons. Le poète parle de la nation, de la France personnifiée, de la patrie ”.

Qu'est-ce donc que le sentiment de la patrie ? Est-ce pour l'homme comme pour l'animal ou la plante, l'amour, l'instinct, le besoin presque physique du sol natal, du climat ? Est-ce seulement une question d'organisme, d'alimentation, ainsi que le voudraient certains physiologistes ? La patrie serait-elle, comme le veulent certains apôtres de l'indifférence et de scepticisme le lieu où l'on est bien : ubi bene, ibi patria ? Gryllus touché par la baguette magique de Ciré, répond à Ulysse : „ la patrie du pourceau est partout où il y a du gland ”. Pour le pourceau, soit, mais pour l'homme, il n'en est pas ainsi !

1/ L'œuvre de poésie patriotique en France au m. a. t. I. p. 3. Paris 1891.

7

Le qui constitue la patrie, c'est, avec l'idée de propriété et l'attachement au sol natal, avec le souvenir des ancêtres et l'orgueil de leurs actes, c'est la communauté des idées, des intérêts et des affections, le libre accord des volontés et la fraternité des âmes, c'est ce fluide mystérieux et invisible qui circule d'un bout à l'autre du pays, faisant qu'on hait et qu'on aime les mêmes choses, qu'à certaines heures on pousse le même cri et que l'on entonne le même chant.

Oh bien, ce sont ces chants émanés du sentiment patriotique qui vont vous évoquer l'âme héroïque de la vieille France.

Mais une réserve s'impose... C'est surtout la poésie épique, qui nous montre Roland, préférant une mort certaine à la pensée que l'on pourrait chanter sur lui une mauvaise chanson et que par sa faute serait diminuée la gloire de notre France, ou ~~de~~ Vivien jurant de ne jamais reculer d'un pas devant les Sarrasins, quelque nombreux qu'ils soient. C'est dans les mémoires écrites par les Villahardouin ou les Joinville, plus tard dans les récits des proses de Du Guesclin, du dévouement des bourgeois de Calais, de la mission de Jeanne d'Arc qu'on trouve l'empreinte toute vive de l'enthousiasme guerrier et de l'esprit de sacrifice, qui ont fait la grandeur morale de notre patrie.

Mais rarement la poésie lyrique, c'est à dire la poésie faite pour être chantée à l'aide d'un organe à ces sentiments passionnés qui ont cependant rempli tant de vies et glorifié tant de morts.

C'est pourtant à la poésie chantée que nous nous attacherons seulement.

On ne doit pas être surpris que les croisades aient donné lieu à des chants nombreux. Les expéditions d'outre-mer qui durèrent plusieurs siècles et qui précipitèrent vers le mystérieux Orient toute la chevalerie de l'Europe, éveillaient trop de sentiments et soulevaient trop d'émotions pour ne pas inspirer le musicien féodal des troubadours et des trouvères. "L'enthousiasme qui anima les premières croisades, les victoires ou les revers qui les ont signalées, les inquiétudes, les souffrances, les regrets des chevaliers éloignés de la mère patrie, la trêve, la lassitude et le dégoût, dont les dernières expéditions ne furent pas exemptes, devaient nécessairement se retrouver dans ses poésies, qui exprimaient avec franchise les différentes impressions du moment".

7 de l'œuvre de l'ing. Chants histor. I. p. 85.

9

Suivons donc le trouvère à la croisade et laissons aux historiens les récits des vieux chroniqueurs pour écouter à travers les âges les chants du jongleur qui s'en va sur les routes de l'Orient.

Qu'entendons nous ? son inspiration ne s'arrête plus uniquement aux futilités de l'amour, mais il chante des chants plus graves et tout pénétrés de l'idée de devoir envers Dieu, de sacrifice, d'honneur, d'une espérance de gloire et de vie future. L'unité française s'établit alors moralement entre les provinces comme entre les diverses classes de la société par cette communauté de dévouement à la même cause et de haine contre l'infidèle.

Au point de vue du sentiment national, c'est là un des plus beaux résultats des croisades : la poésie populaire en fut un écho fidèle.

Mais les lourdes armures ne couvraient pas seulement des corps et des coeurs de fer : chez les plus rudes barons, les sentiments délicats et suaves de l'amour avaient place. L'éternel féminin se mêlait à l'enthousiasme religieux dans le conflit de l'amour et du devoir. Vous ne trouvez point cette poésie du douzième siècle, et, puisque les trouvères la chantaient, M^{lle} Martha Legrand nous la chantera sur la mélodie même

que compose le Trouvère Quesnes de Béthune et que les vieux manuscrits nous ont conservée.

Quesnes ou Couron de Béthune est une des plus curieuses figures du douzième siècle. Chevalier, il fut un des premiers à se croiser en 1188 et à exciter ses contemporains à partir pour Jérusalem; orateur et diplomate, ce fut lui que les barons chargèrent de répondre aux envoyés d'Alexis Comnène, quand ils vinrent protester contre l'invasion de la capitale de l'empire par les croisés; poète enfin et toujours amoureux, dans le désir de revoir sa dame et son pays, il abandonna croisée et croisés pour reprendre le chemin de France.

Vous allez entendre cette jolie cantilène. Voici pour les deux premières strophes le sens des paroles:

" Hélas, amour! combien sera dure la séparation que j'ai à être obligé de faire de la meilleure qui fut jamais aimée ou servie. Dieu me ramène à lui par la douceur et vaille que j'en pars malheureux. Hélas!

Qu'ai-je dit! je ne m'éloigne pas, si de corps j'ai servi votre seigneur, le cœur est tout entier sous sa puissance.

" Pour elle, j'en vais soupirant en Lyrie, car je ne dois pas faillir à mon vœu. Qui lui manquera quand il a besoin d'aide ne le trouvera pas dans une circonstance plus grave. Il sacheut bien grands et petits

11

que c'est lui qu'il faut faire chevalerie. On y gagne
le Paradis, l'ouang, l'honneur et l'amour de sa mie".

(Interlude vocal.)

Ahi! amou, com sur départie.

En d'autres pièces, la note patriotique est beaucoup
plus accentuée. Je n'en veux pour témoin que le
~~refrain~~ refrain, mis dans la bouche d'une noble châtelaine
qui pense à ceux qui se battent en Terre Sainte :

Dieu! quand ils crieront: "Outrée!"

He, aidez aux pèlerins

Pour qui suis épouvantée,

Car félous sont Sarasins!

(Chants héroïques de l'anc. France, I.)

Voilà donc ce que furent les chants de croisade; ils ont été
la synthèse d'un âge généreux et reflètent les trois
grands sentiments qui caractérisent l'homme du
moyen âge: Dieu, le pays, le Seigneur!

La fin des croisades marque aussi le fin de la véritable inspiration héroïque dans la lyrique française du moyen âge. C'est en 1298, l'avènement des Valois, et avec elle, la littérature des lettres devient artificielle et de pure rhétorique. Un poète musicien du quatorzième siècle, Guillaume de Machaut a tenté parfois de se hausser jusqu'au mode patriotique : ce poète de cour a échoué dans l'impuissance et l'épuisement.

Mais la sève patriotique n'est pas tarie en France : le quatorzième et le quinzième siècle ont vu les années les plus troubles de notre histoire. C'est l'âge d'une guerre anglaise qui dure cent ans, d'une jacquerie qui déchaine sur le pays les basses misères d'une guerre civile, c'est la folie d'un roi.

Mais aussi, quelles sont ces héroïques figures qui se dressent dans l'histoire pour attester la force du pays et la persistance de son patriotisme : Pierre de Brézé, Du Guesclin, Jeanne d'Arc et les autres, moins connus, mais aussi grands peut être. Ses éminences officielles ne trouvent que peu de mots et traits d'esprit là où il faudrait l'essor d'un Turlutte ou les pleurs de ^{l'épave} l'épave, mais nous entendons des rangs du peuple monter des chants tout pleins d'une grande émotion patriotique : la voie de la France est là !

Je veux parler d'un recueil peu connu, mais qui mériterait d'être célèbre. C'est un Chansonnier du XII^e siècle. Des érudits l'ont publié pour les érudits. Je le voudrais dans toutes les mains. Il nous donne des chansons populaires qui sont des merveilles de force et de grâce et des mélodies aussi aimables que la poésie qui les accompagne. Sentez le rude accent qu'il y a dans des pièces comme celle-ci :

Il fait bon voir es hommes d'armes
 quant ils sont montés et bardés,
 Il fait beau voir luyre es armes
 desolés es estandars dorez,
 et archers de l'autre costé
 pour venir jus Lombars par terre.
 Entre nous, gentils compaignons,
 suyrons la guerre.

Buez, faulcons, uiez, bombardes,
 serpentines et gros canons,
 et montez sur chevaux et bardes :
 sonnez, trompettes et clairons,
 afin que bon butin gaignons
 et que puissions bon bruit acquerra.

14

Entre nous, gentils compaignons
sur vous la guerre.

Toujours cette préoccupation d'acquiescer une bonne
reconnaissance militaire, de passer pour un brave à la
guerre: nous l'avons rencontrée dans l'esprit de Galvani
Rohan, nous la retrouvons ici au temps des guerres
d'Italie, le Louis XII et le Charles VIII. Voici une autre
pièce qui se rapporte à René de Vandemont, Duc de Gorizia.

Tirez, tirez, bombardes, serpentines, canons.
" Vous suives gentilhommes, prenez nous à rançon!"
" Vous meutez par la gorge, vous vêtes que larçons,
et violents de femme et bruleurs de maisons:
vous en avez le corde par dessous le menton
et si avez matines au chant des cygillous
et si avez la messe, que les corbins diront".

Mais pour mettre en lumière mieux encore l'énergie
qui se retrouve dans toutes ces pièces, il les faut entendre
avec la musique que les contemporains y ont attachée:
toutes mélodies très caractéristiques, tantôt nerveuses
et martiales, tantôt caressantes, quand une femme,
cette éternelle victime de la guerre, pleure l'ami que

Le mort a moissonné sur le champ de carnage.

Les chanteurs vont nous faire entendre ~~des~~^{une} chansons de ce recueil se rapportant aux moeurs militaires de la fin du XV siècle : elles ont une ode savante et une singulière puissance d'expression, qui évoque assez bien ces terribles figures de batailleurs, vaites et foudrards, qui ont porté si loin le respect de la France. ~~elles~~

Intermède musical

a/. gentils galleus de France

~~b/. Ils sont bien foles, un qui font la guerre~~

les Chanteurs de S. Germain.

Tout autre est le gracieux plainte que le poète inconnu met dans la bouche d'une jeune fille, qui ainsi que la fiancée du timbalier, dans V. Hugo, attend son ami qui s'en est allé à la guerre. Cette pièce se rapporte aux derniers soulèvements féodaux qui furent tentés au lendemain de la mort de Louis XI contre l'autorité de sa fille, Anne de Beaujeu, et que les chroniques contemporaines ont appelé : "la guerre folle". Les troupes royales avaient

une croix blanche sur leur étendard ; c'est donc en combattant dans leurs rangs que périt le héros de notre petite ballade.

Intermède musical
Gentils galleus de France
M^{lle} Marthe Segrand

La suite des événements nous amène à une œuvre célèbre, qui commémore la victoire de François I sur les Suisses, à la journée de Marignan. C'est une composition musicale, à quatre voix, de Clément Jannequin qui fut fameux dès son apparition et que les Chanteurs de Saint Gervais ont à nouveau popularisée. Elle a pour nom : la Guerre, ou la Bataille de Marignan. Populaire, cette œuvre ne pouvait l'être que par l'impression qu'elle produisait, son exécution était d'une haute difficulté. Ce que nous savons, c'est qu'elle fut accueillie partout avec enthousiasme, elle avait, assure-t-on, la vertu de réveiller chez les auditeurs le sentiment de la bravoure et celui de l'orgueil national. Noël du Fail, qui écrivait dans la seconde moitié du XVI^e siècle, en rend témoignage en ces termes dans les Contes et discours d'utrapée. „ Comme, par exemple,

7.

quand l'on chantoit la chanson de la Guerre, faite par Janséquin, devant le grand roi François pour la victoire qu'il avoit eue sur les Suisses, il n'y avoit ^{personne} ~~celuy~~ qui ne regardast si son épée tenoit au fourreau et qui ne se haussast sur les orteils pour se rendre plus bragant et de la riche taille".

Le texte est un assemblage bizarre d'onomatopées, joint à une imitation plaisante de langage des vaincus, aussi fallait il un compositeur d'une rare habileté pour tirer parti d'une telle fantaisie: sans doute le musicien a l'il en en vue de rappeler, autant que lui permettaient les ressources de la composition vocale, quelques unes des sonneries alors en usage dans les armées. Ecoutez donc ce que disent les trompettes.

Intermède vocal.

la bataille de Marignan.

les Chanteurs de S. Jervais.

A la même époque, nous pouvons, mais avec bien des réserves, rattacher une œuvre admirable et bien populaire, d'un caractère tout autre, que j'ai hâte de vous faire entendre. C'est la complainte de Jean Renaud. La forme sous laquelle nous

la connaissons ^{récente}, mais il vous est permis de la faire remonter au seizième siècle, peut être plus haut. Cette chanson eût une vogue moine; il n'est pas de province de France, il n'y a pas de patois qui n'en ait la version. Jean Renaud est un héros véritablement national et son chant un chant bien français. Saissons à notre excellent interprète le soin d'en donner le meilleur des commentaires.

Intermède musical

La chanson de Jean Renaud

M. Falchier

Avec cette admirable chanson de Jean Renaud, nous avons applaudi l'inspiration héroïque plutôt que le sentiment patriotique à proprement parler, mais nous l'allons retrouver en suivant le fil de l'histoire. La Renaissance et la Réforme guettent l'Europe intellectuelle et, dès avant leur éclosion, une fermentation inquiétante travaille les esprits.

La Renaissance devait avoir pour effet de détacher les lettrés de la poésie du peuple. Avec ^{avec les poètes de la Renaissance} ~~les~~ le patriotisme se manifesta dans de longs poèmes épiques dont ici nous n'avons que faire. ^{les beaux esprits}

La Réforme accentua et précisa cette tendance, mais dans un autre sens et, opposante au pouvoir de roi, elle chercha dans la poésie un outil et une arme de polémique.

Le sentiment patriotique subit donc une période, non d'affaiblissement, mais de rétrécissement et à la grande inspiration des siècles précédents se substitua une poésie politique.

La Ligue et les passions égoïstes qu'elle souleva venaient s'ajouter à un tel état de choses, nous avons en effet au seizième siècle toute une littérature de pamphlets, extrêmement amusante, qui nous montre jusqu'à l'évidence combien l'histoire littéraire d'une nation est forcément à la merci de la situation politique.

Le chapitre de notre littérature patriotique porterait donc aisément comme titre : "Chansons pour et contre la Ligue, pour et contre la Réforme".

Tous les incidents de la vie politique furent alors matière à chansons. On chanta de la sorte l'arrivée et la captivité de François I, le défilé du comte de Bourbon devant Marseille, le mort au siège de Rome; on fit chanson sur le mariage du dauphin, fils de François I, sur le duel de Jarnac et de la Chataigneraie en 1547, sur le siège de Metz en 1552.

ce qui prouve qu'on pouvait déjà dire que tout en France
finit par des chansons :

Illes étaient en nombre infini et, pour beaucoup, charmantes
je vous lis un gracieux exemple de cette verve bien
française : c'est la Chanson de France Archer.

1
Chanson Du Franc Archer.

1562.

1 Le Franc archer à la guerre s'en va,
Certamente comme un chretien doit faire,
Il a laissé sa femme à son vicain,
Et au curé les clefs de sa maison;
Viragon, vignette sur vignon.

2 Le Franc archer de ses armes avoit,
L'espée étoit d'une fische tortue,
Sa dague étoit d'une cuiller rompue,
D'un pot cassé faisoit son morion;
Viragon, vignette sur vignon.

3 Le Franc archer un fort bel arc avoit,
De bois pourcey, la corde renouée,
Sa fleche étoit de papier empennée,
Le bout d'icelle servoit de viceton,
Viragon, vignette sur vignon.

4 Le Franc archer un corselet avoit,
De beau fer blanc, les brassars faits de corne,

2
Ainsi armé se regarde et retourne :
Sangry ! dit-il me voila beau garçon ;
Viragou, signette sur rignou.

5
Le Franc archer un beau chapeau avoit,
De fourre étoit bien fillée et Bellée,
Sa chemise sur l'épaule nouée.
Coupous le vent lui soufflé au croupion ;
Viragou, signette sur rignou.

6
Le Franc archer belles bottes avoit
De paille étoit, de vest oier liées,
Chausses avoit de Diappeau Dessirées
Une lardoire lui servoit d'esperon ;
Viragou, signette sur rignou.

7
Le Franc archer une pument avoit
De poil fauveau, tant maigre et harassée,
Sa selle étoit de paille rembourrée ;
Après suivait son petit poulichon ;
Viragou, signette sur rignou.

8
Le Franc archer chez son hôte arriva :

Verte morgoy, jerniegoy, je te tue. —
Cout beau, monsieur, nos oysons sont en mie.
Il l'apparia d'une soupe à l'ignou;
Viragou, signette suy signou.

9 Le Franc archer à son repas avoit
Du bœuf grillé, Du lait clair pour potage,
Le plus souvent De l'eau pour son breuvage,
Et son dessert mangeoit un champignon;
Viragou, signette suy signou.

10 Le Franc archer de belle taille étoit,
Dorsu, manchot, les jambes contrefaites,
Dorigne et morsueur, et jamais sans lunettes,
Ayant toujours les mules au tabou;
Viragou, signette suy signou.

11 Le Franc archer, furieux et vaillant étoit;
Il assailloit fort volontiers les mouches:
Suy, disoit-il, il faut que je vous touches,
Mais une guêpe lui donna l'équilibre;
Viragou, signette suy signou.

4
12

Le Franc archer revint en sa maison,
Bien empêché de retrouver sa rue,
Froit sur un pied faisant la grue,
Neide de froid étoit comme un glacon;
Siragnon, signette sur signon.

13

Le Franc archer tant sa femme cherche,
Qu'il la trouva logée au presbytère,
Couchée étoit avecques le vicaire
Qui en prenoit sa récréation;
Siragnon, signette sur signon.

14

Le Franc archer à son vicaire a dit:
Mes qu'avez fait de ma femme à votre aise,
La renvoyer en ma maison vous plaise,
Et vous l'avez à la collation;
Siragnon, signette sur signon.

15

Le Franc archer de Paris se disoit
Fils d'un marchand des bateaux capitaine,
Lui corporiau, son oncle porte-enseigne,
Et son cousin étoit porte-débon;
Siragnon, signette sur signon.

Les huguenots sont agressifs et vont plus loin que les chefs du parti ne le voudraient. Les chansons obscènes contre le roi, contre le clergé catholique, contre l'armée compromettent une cause respectable en soi, si bien que leur intolérance appelle l'intolérance de la part des catholiques. Les premiers bégalements de la muse protestante n'avaient même pas l'apparence littéraire pour excuse et l'on comprend qu'après d'aussi ignobles provocations, le peuple ait applaudi aux dises massacrés qui suivirent la publication de ces pamphlets aux environs de la Saint-Barthélemy.

La Ligue eut la littérature comme la Réforme avait eu la poésie : le meurtre du duc de Guise et l'assassinat du roi Henri III sont les points culminants autour desquels s'est portée l'ardeur des chansonniers, mais, comme nous sommes loin de la poésie héroïque avec ces pamphlets sans portée.

Heureusement, l'histoire elle-même nous ramène à notre sujet et, avec le règne de Henri IV, avec l'apaisement que se fait alors dans les esprits, le sentiment héroïque revit dans notre poésie. On chante encore et on chante beaucoup ; musiciens de rencontre ou musiciens de rare s'accordent pour célébrer les victoires du roi, mais on chante surtout le paix et le bonheur de renaitre

21

à la tranquillité, la joie de l'artisan dont on n'interrompt plus le labeur, la bénédiction du paysan dont la guerre ne ruinera plus la moisson.

Dans la bouche même du roi Henri IV on met un chant de gratitude envers le Dieu qui donne ~~tout~~ de bienfaits et c'est ce très beau chant, à l'allure de choral, que vous allez entendre.

Intermède musical.

Hymne de Henri IV.
Les Chanteurs de J. Jervais.

Le dix septième et le dix huitième siècle sont l'un faible rapport et nous avons trouvé peu à glaner. A cette pauvreté, plusieurs raisons : le lyrisme des poètes a surtout glorifié l'éclat de la majesté royale et la chanson populaire, ordinairement froideur, fut stérile sous le gouvernement absolu de Louis XIV. Certes on a chanté, mais la timidité de ces chansons ne leur a pas permis d'arriver jusqu'au grand jour, on les disait sous le manteau de la cheminée, ces chansons n'ont pas dépassé le seuil des chaumières qui les avaient vu naître, elles ne se sont pas hasardées au dehors, car sur la grande route, passaient les sergents du roi.

Les quelques lieux de lyrisme que nous découvrons
 après nous apparaissent dans les chansons de marche
 qui entraînaient nos troupes. Au dix-septième et au
 dix-huitième siècle, point de bataille perdue ou gagnée
 sans un vaudeville : amis ou ennemis, vainqueurs
 ou vaincus, tout le monde passait sous les fourches
 caudines de ~~la satire~~ ^{le satir} ~~populaire~~ ^{populaire}. Ainsi, après la bataille
 de Fleurus, en 1690, on chansonnait les Hollandais vaincus
 en leur prêtant les propos burlesques de la chanson
 de Pierre Baguolot.

Point de fracas ! point de fracas !

Vous avons l'ordre de combattre

De vaincre nous ne l'avons pas !

Chose curieuse ! celui qui commandait alors aux
 ennemis de la France était un prince de Waldeck !
 et c'est lui que l'on chansonnait.

(Intermède musical)

La Chanson de Pierre Baguolot.

Le Chanteur de S. Germain.

Ainsi finit l'ancien régime. La poésie patriotique
 semble avoir été réduite, — j parle ici de la poésie
 chantée, — à quelques chansons de soldats, quand

soudain la secousse violente d'une révolution vint arracher brusquement la muse guerrière à l'esprit de torpeur dans laquelle l'avaient plongée, pendant plus d'un siècle et les débauches d'esprit d'une littérature corrompue et les accents monotones des panegyristes de cour.

Le souffle révolutionnaire fit, comme une rosée fécondante, éclore toute une poésie patriotique. On a publié récemment un recueil des Chants de la Révolution. Son nombre considérable nous étonne, depuis le La Marseillaise jusqu'aux Chants qui suivirent Thermidor. Nous serons sur cette production volontiers sommaires, parce que nous ne sentons pas dans ces œuvres, au moins pour la plupart, le patriotisme ardent de l'histoire. Poètes et musiciens officiels de la Révolution ont eu un enthousiasme de commande et leurs compositions, vues de loin comme nous les pouvons juger aujourd'hui sont des œuvres artificielles et sans sincérité. Aussi peu ont survécu. C'est la raison qui a fait ^{justement} la fortune de notre Marseillaise, c'est que dans cette musique ~~il~~ on sent un jet spontané de l'âme humaine.

Constant Pierre. Les Chants de la Révol. franc. Collect. d. Soc. mod.

un cri d'appel et d'angoisse qui sort des entrailles même de la nation : il s'en dégage, tantôt une impression grave et recueillie qui fait se découvrir les fronts, tantôt un feu patriotique qui saisit les cœurs et qui monte à la tête comme un philtre enivrant.

Mais c'est une œuvre unique. Les autres chants de la Révolution n'ont point cette puissance. C'est le Chant des Victoires. C'est la collaboration de Méhul avec Marie-Joseph Chénier qui nous l'a donné. Il fut composé pour le second anniversaire de la journée du 10 août, c'est à dire en l'honneur au II de la République, en 1794.

Son réel intérêt réside peut être dans le haine qu'il révèle contre l'ennemi séculaire, l'Anglais, que Chénier qualifie de "perfide et d'avar". Sous la Révolution, la France était ^{malgré les "royautés" ou "aristocrates"} ~~le~~ ^{le} terre ^{pour les} ~~de~~ ^{principes} opprimés la patrie de l'espérance et leur portait la liberté.

Intermède musical.
Le Chant des Victoires
Les Chanteurs de S'jevrais

Le Chant des Victoires nous laisse entrevoir que la vieille
 poésie patriotique a fini sa carrière : elle s'est tu avec
 l'aurore du nouveau siècle. Aux hommes nouveaux
 des pensées nouvelles, et pour les dire, des termes nouveaux.
 Le dix-neuvième siècle ne m'appartient plus et je
 me hâte de conclure brièvement.

Je doute ici, messieurs, nous devons nous souvenir
 c'est que depuis le Chanson de Roland jusqu'à l'heure
 de la Marseillaise, la poésie de l'ancienne France s'est
 ouverte au souffle du patriotisme comme la fleur de
 nos jardins s'ouvre au souffle de la bise qui lui porte
 le germe qui doit la féconder.

Et voici qu'aujourd'hui, le patriotisme fait à son
 tour appel non plus seulement à la poésie, mais
 encore aux poètes, aux artistes. Vous venez d'applaudir,
 messieurs, de toute votre âme, aujourd'hui ~~un jour de~~
 la saint Vincent, un des maîtres de la musique moderne
 française, Vincent d'Indy, qui fut un des premiers
 pour répondre jadis à l'appel de la Patrie française.
 Vous êtes tous les jours en communion d'idées
 avec ~~avec~~ ~~les~~ nos poètes les plus aimés, ~~les~~ nos historiens
 les plus sincères, ~~les~~ nos philosophes les plus élevés.

Ils ont tous quitté le calme de leurs spéculations pour répondre à la voix des patriotes, parce que c'était la voix de la France : avec vous, messieurs, les grandes et vraies intellectuelles ont maudit, au nom du pays, les apôtres de ce cosmopolitisme indifférent, les contempteurs de l'esprit national, qui écrivent et abaissent les cœurs au nom d'une fraternité bâtarde envers l'étranger. C'est ce qui de l'exil nous crie une voix qui vient d'au delà des Pyrénées.

Oh! faiseurs de pamphlets et chercheurs de doctrines, c'est vous, les impuissants, qui nous avez détruits ! C'est votre esprit, qui vient crier sur les ruines : " Ne sois d'aucun devoir, tu n'es d'aucun pays ! " .

Cette voix est bien française, qui, au lendemain de l'année terrible chantait les Chants du Soldat ! et puis qu'à son tour le patriotisme a fait appel à la poésie et aux poètes, n'oublions jamais que les conseils qu'ils nous donnent et les exemples que nous en recevons sont d'autant plus précieux qu'ils sont plus en conformité avec la grande et belle tradition française, dont ils sont les dépositaires et les continuateurs.